

son et le sentiment chrétien aux superstitions et aux fureurs aveugles de la multitude. C'est ainsi qu'en 1598, le parlement de Paris, présidé par l'illustre de Thou, reforma un arrêt du lieutenant criminel d'Angers, qui condamnait à mort un nommé Jacques Boulet accusé de lycanthropie. La cour du parlement jugea qu'il y avait plus de folie en ce pauvre idiot que de malice et de sortilège. *Tellement que, par arrêt, elle mist l'appellation et la sentence dont il avoit esté appellé au néant, et, néanmoins, ordonna que ledit Boulet serait mis à l'hospital Saint-Germain des Prés, où on a accoustumé de mettre les folz, pour y demeurer l'espace de deux ans, afin d'y estre instruit et redressé tant de son esprit, que ramené à la cognoissance de Dieu que l'extrême pauvreté lui avoit fait mesconnoistre.*

Job Fincel rapporte qu'en 1542, il se trouva une si grande quantité de loups-garous à Constantinople, que l'empereur, accompagné de sa garde, sortit de la ville en armes, et leur donna une si bonne correction, que cent cinquante d'entre eux restèrent sur la place et que les autres prirent le parti de déloger.

Spranger parle de trois demoiselles qui, sous la forme de chats, ayant attaqué un laboureur, furent blessées par lui et trouvées ainsi ensanglantées, le lendemain, dans leur lit.

Sabin rapporte qu'on présenta un jour à Pomponace, célèbre médecin italien, un malade atteint de lycanthropie, que des villageois avaient trouvé couché sur du foin. Il leur avait crié qu'ils eussent à se retirer, s'ils ne voulaient être mangés par lui ; mais il n'en avaient tenu compte, et avaient même commencé à l'écorcher vif pour s'assurer s'il avait le poil de loup sous la peau. Pomponace sauva le martyr de sa maladie. L'opinion du vulgaire veut aussi que l'on guérisse de la lycanthropie en frappant celui qui en est atteint, d'un coup de fourche entre les deux yeux.

Pline raconte, d'après Evanthès, auteur grec, qu'au dire des Arcades, on choisissait par sort un individu de la race d'un certain Antéus pour le conduire près d'un étang. Là, il se dépouillait, suspendait ses habits à un chêne, traversait l'eau à la nage, puis s'enfuyait dans un désert où il était transformé en loup et demeurait avec des animaux de cette espèce durant l'espace de trois années. Si, pendant ce temps, il ne voyait point d'hommes, il retournait vers le même étang, le traversait de nouveau, reprenait sa forme humaine, et rentrait chez lui pour y allonger son existence de neuf années.

Dans son livre de la chasse, François Phœbus, comte de Foix, dit que le mot loup-garou signifie *gardez-vous*.

L'histoire du loup-garou est répandue dans toutes les contrées, car les légendes de chacune d'elles font mention de certains hommes qui ont la faculté de se changer en animaux pour courir le pays, puis de re-

prendre leur première forme après leur excursion.

LUBINS. On nomme ainsi, dans la Basse-Normandie, des esprits qu'on dit avoir la faculté de se transformer en loup, pour aller roder la nuit et s'introduire dans les cimetières où ils se repaissent de la chair des cadavres. Ils sont toutefois d'une nature très-craintive, s'enfuient au moindre bruit, et se mettent alors à hurler et à crier : *Robert est mort ! Robert est mort !* On dit proverbialement d'un homme timide : *Il a peur des lubins.*

LUCINE. Un usage très-remarquable se pratiquait naguère et se pratique peut-être encore au village de Nozeroy, dans le Val-de-Miéges, département du Jura. Lorsqu'une femme ressent les premières douleurs de l'enfantement, on fait aussitôt appeler une jeune fille vierge qui s'installe auprès du lit de la patiente, et lui tient la main jusqu'au moment de la délivrance. Quelques-uns considèrent cette vierge comme la représentation de la déesse Lucine des païens, et cette opinion nous paraît fondée. C'est l'une de ces traditions qui ont subsisté même au sein de la ferveur la plus pure pour le christianisme.

LUCUNORIENS. Sorte de peuple de l'empire russe, que cite Leloyer, et qui, d'après son dire, tombe en léthargie, comme les marmottes, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de celui d'avril.

LUDLAM. Fée qui jouit d'une très-grande renommée dans le comté de Surrey, en Angleterre. Les habitants lui assignent pour demeure une caverne située dans le voisinage du château de Farnham, laquelle caverne est connue sous le nom de Ludlam-hole, *caverne de la mère Ludlam*. Selon la tradition, cette fée se montrait autrefois pleine de bonté, elle venait toujours assister celui qui réclamait son secours. Ainsi, par exemple, lorsqu'une personne pauvre était privée d'un meuble, d'un ustensile de ménage, et qu'elle désirait le posséder momentanément, il lui suffisait de se présenter à l'entrée de la caverne et d'y faire entendre ces mots : *Bonne mère Ludlam, ayez la bonté de m'envoyer telle chose, je vous promets de vous la rendre dans deux jours.* Cela dit, on se retirait, on revenait le lendemain matin, et l'on trouvait l'objet demandé. Mais on abusa de l'obligeance de la mère Ludlam. Un quidam lui ayant emprunté une chaudière de cuivre, ne la lui rendit pas au jour convenu : la fée se fâcha et depuis lors, elle témoigne sa rancune en restant sourde à toutes les prières qui lui sont adressées.

LUGUBRE. Nom que donnent les Brésiliens à un de leurs oiseaux nocturnes. Le voyageur Léry raconte que, s'étant moqué de l'attention que quelques indigènes prêtaient à cet oiseau, un vieillard lui dit avec sévérité : « Tais-toi et ne nous empêche pas d'entendre les nouvelles que nos grands-pères nous envoient. »

LUMIÈRE. « Il est incontestable, » dit l'auteur des *Erreurs dévoilées des physiciens*

modernes, « que les savants n'ont jamais été et ne sont pas encore d'accord, ni sur la nature de la lumière, ni de quelle manière elle nous éclaire. Descartes, dans son roman de la création, suppose que Dieu, ayant créé une certaine quantité de matière, la divisa en parties dures et cubiques, étroitement appliquées l'une contre l'autre, et auxquelles il communiqua deux mouvements différents. Par ce moyen, ces parties cubiques eurent leurs angles rompus par le frottement, et furent transformées en globules; et ces globules constituèrent une matière très-déliée, qui, répandue partout, frappe partout nos yeux, et à laquelle Descartes donne le nom de lumière, tandis que les éclats les plus massifs de ces angles rompus devinrent la matière des corps opaques, et les plus déliés composèrent le soleil, les étoiles, et même la terre et les planètes. Or, cette matière globuleuse ne servait à la vision que parce que, poussée par le soleil, elle pressait nos yeux à peu près comme un bâton poussé par un bout presse à l'instant l'autre bout.

« La seule idée qui soit vraie dans ce rêve philosophique, c'est que la matière qui sert à la vision est répandue dans tout l'espace.

« Gassendi, contemporain de Descartes, avait déjà enseigné qu'il en était des corps lumineux comme des corps odoriférants, et que les premiers envoyaient de leur sein des corpuscules capables de faire impression sur les organes de la vue.

« Huyghens, qui vint après ces deux savants, ne voulut ni pression, ni émission, et, supposant des ondulations dans la lumière, il s'imagina qu'elle se transmettait dans une certaine matière éthérée, à peu près de la même manière que les physiciens croient que le son se communique par l'intermédiaire de l'air, qu'il distinguait de cette matière éthérée, infiniment plus subtile et plus agitée, selon lui, que notre fluide atmosphérique.

« Newton, en s'emparant sans doute des idées de Gassendi, « prétendit que la lumière provenait d'un écoulement des particules propres des corps lumineux que celui-ci lançait sans cesse de tous côtés par un effet de l'agitation continuelle que lui-même éprouvait. »

« Quoique l'opinion de Newton ait été adoptée par un grand nombre de physiciens et d'astronomes modernes, elle n'est pas moins erronée; et si l'on doit admirer les superbes expériences qu'il a faites sur la lumière, et qu'à cet égard on lui doive de grands éloges, on ne peut voir qu'avec regret que, dans les explications qu'il a données des phénomènes lumineux, il se soit montré presque toujours opposé à la vérité.

« Ce géomètre et ses partisans, pour faire

passer son hypothèse de la lumière, sont obligés de s'étayer des suppositions les plus invraisemblables. En effet, comme les rayons de la lumière, qui seraient envoyés par les astres, sous mille directions différentes, se nuiraient mutuellement et ne pourraient continuer leur cours, l'anglais Smith a supposé que les distances qui existent entre les molécules de la lumière étaient incomparablement plus grandes que les diamètres de ces molécules; et qu'ainsi, l'obstacle que des rayons opposeraient à d'autres rayons devient sensiblement nul, si l'on conçoit que le rapport entre les diamètres et les distances est presque infini.

« Cette supposition gratuite et absurde est fondée sur l'hypothèse du vide newtonien; mais j'ai démontré que l'éther (*Voy. ce mot*) remplissant tout l'espace, le vide n'existait pas; et comme dans chaque pore de l'éther se trouve toujours une molécule de lumière, qui n'est séparée de sa semblable que par les atmosphères respectives, il s'ensuit que le rapport entre leurs distances et leurs diamètres ne peut pas être infini. Or, comme cet infini est imaginaire, il est évident que des rayons lancés par les astres se feraient mutuellement obstacle, et qu'ils devraient être réduits à l'état de repos depuis bien des siècles. Donc le monde depuis longtemps aurait été plongé dans la nuit la plus obscure, si la lumière n'eût éclairé que par émission (55).

« Il est singulier que Newton, à qui les livres de Moïse étaient familiers, se soit imaginé que toute la lumière résidait uniquement dans le soleil et les étoiles; car, s'il eût réfléchi attentivement sur le premier chapitre de la Genèse, il aurait reconnu qu'il existait une matière lumineuse indépendante de celle de ces corps étincelants.

« En effet, le législateur des Hébreux n'annonce-t-il pas positivement que la lumière parut le premier jour de la création, tandis qu'il n'assigne que le quatrième jour pour l'époque de la formation du soleil et des autres astres? Donc la lumière, proprement dite, avait été créée avant que ces corps jaillissent dans l'espace; donc elle ne doit pas être confondue avec la matière brillante des corps sidéraux, quoique de la même espèce, quant aux molécules-bases.

« D'ailleurs, dans l'hypothèse que la lumière ne consisterait qu'en celle qui émanerait des astres, comment Newton et ses disciples pourraient-ils expliquer le phénomène de la flamme des corps qui brûlent ou qui se décomposent spontanément avec fracas? Est-ce que les rayons du soleil ou des étoiles viennent s'accumuler subitement dans ces substances, pour produire la flamme? Non, puisqu'au lieu de recevoir, elles exhellent de leur sein, suivant leur volume, des jets ou des torrents de lumière, en perdant continuellement jusqu'à leur entière décom-

plus denses, six milliards de fois plus de vide que de plein.

(55) C'est sans doute en commentant l'opinion de Smith, que l'illustre auteur de la *Mécanique céleste* a cru qu'il y avait dans les corps, même les

position. La lumière était donc cachée dans ces substances avant qu'elles se consumassent, et cette lumière ne pouvait pas être celle du soleil. Or, il suffit que quelque portion de lumière ne dérive point des corps sidéraux, pour faire regarder comme fautive toute hypothèse fondée sur un écoulement du fluide lumineux de ces astres, quand même on n'aurait rien de mieux à lui opposer.

« D'après ce que je viens de dire, on sent bien que la lumière ne voyage pas, qu'elle n'est pas lancée par les astres ; mais qu'elle est répandue dans tout l'univers, puisque dans tout l'univers il y a des molécules sphériques entourées de leurs atmosphères ; et que ces molécules, dans leur réunion, laissent de petits vides occupés par les corpuscules de lumière. Ceux-ci forment donc dans l'éther, qui est si diaphane, des files, dont un des bouts est adhérent aux corps lumineux, et l'autre aboutit à nos yeux et aux divers corps de la nature. La lumière ne provient donc pas d'une émission, mais elle se manifeste seulement par communication, c'est-à-dire qu'une file de molécules de lumière, éclairée par une de ses extrémités, transmet, en peu d'instant, au côté opposé, la clarté reçue, sans qu'il y ait ni transport, ni pression, ni aucun mouvement oscillatoire. Mais, dira-t-on peut-être, par quel mécanisme se fait donc cette communication si rapide ? Je l'ignore, et c'est ici que la science rencontre une barrière qu'elle ne saurait franchir, et qui prouve la vérité de cette excellente pensée de Bernardin de Saint-Pierre, que *l'ultimatum des connaissances humaines est la volonté divine.* »

« C'est parce que nous adoptons cette dernière pensée, et que nous regardons comme tout à fait insuffisantes les notions fournies jusqu'à ce jour par la science sur le principe lumineux répandu dans la nature, que nous avons reproduit les réflexions qui précèdent, mais dont nous laissons d'ailleurs la pleine responsabilité à leur auteur. Quant à ce que l'école enseigne relativement à la lumière, nous rappellerons ici qu'on croit avoir constaté qu'elle parcourt en 1" près de 80,000 lieues, ou 73,572 lieues de 4,000 mètres, et qu'elle met 8' 13" à venir du soleil à la terre ; c'est-à-dire que cette vitesse est 80,000 fois aussi grande que celle d'un boulet de canon. Un boulet, qui conserverait sa vitesse initiale de 390 mètres, apporterait donc une longueur de 17 années à venir du soleil, tandis que la lumière en arrive en 8 minutes 13 secondes. Il faudrait au moins 20 jours à l'oiseau le plus rapide pour faire le tour du globe, tandis que la lumière parcourt un chemin égal en 1,7^e de seconde, à peu près le temps d'un battement d'aile. Cette vitesse, dont nous venons de parler, ne se rapporte toutefois qu'au vide : dans les autres milieux, il y a toujours un ralentissement plus ou moins considérable. Dans l'air, la différence n'est que de $\frac{1}{1000}$; mais, pour l'eau, c'est environ $\frac{1}{3}$, pour le verre $\frac{1}{3}$, et pour le diamant plus de moi-

tié. Maintenant, faut-il reconnaître dans la lumière un *principe substantiel* ou un phénomène de mouvement ? Est-ce le système d'émission de Newton qui est dans le vrai, ou le mouvement du fluide lumineux ne s'opère-t-il que par ondulations ? Quelques-uns, au moyen du calcul, cherchent à mettre d'accord ces deux théories, jusqu'à ce qu'une nouvelle doctrine vienne les renverser. »

LUNE. Si la science ne nous a point fait connaître encore toute l'étendue de l'influence de la lune dans l'ordre physique du globe, nous savons du moins quelle est son action sur les phénomènes atmosphériques, sur les mers, sur la végétation, etc. ; et, par suite, il n'est pas déraisonnable d'admettre qu'elle ait aussi une certaine puissance sur quelques-uns des états de l'organisme humain. « Quant à la théorie des influences lunaires, dit Arago, elle compte encore un bon nombre de partisans. En vérité, je ne sais trop si l'on doit s'en étonner ? N'est-ce donc rien d'avoir pour soi les opinions des deux plus grands médecins de l'antiquité ; et, parmi les modernes, celles de Mead, d'Offmann et de Sauvage ? » Mais, cette concession une fois faite, il est absurde, sans aucun doute, d'accueillir, par exemple, cette croyance populaire, qu'une femme qui conçoit dans la nouvelle lune, met au monde un garçon, tandis que c'est une fille, si la conception a eu lieu dans le dernier quartier. Il n'est pas moins niais de penser qu'il y a du danger à se faire couper les cheveux durant le décroissement lunaire.

Beaucoup de personnes sont convaincues aussi, que bien des femmes, semblables en cela à l'océan, subissent des pressions diverses suivant l'âge de la lune, pressions qui déterminent en elles une excitation nerveuse, ou une sorte d'état maniaque qui les fait désigner sous le nom de *lunatiques*. Nous nous garderons de contester ces périodes de caprices qui se manifestent, en effet chez la femme, à des intervalles plus ou moins rapprochés ; mais nous ne voyons rien qui puisse faire attribuer à la lune plutôt qu'au soleil ou à toute autre cause, ce genre de perturbation, et nous rangeons ce qui se débite à ce sujet parmi les préjugés.

C'en est un autre que de mettre sur le compte des rayons lunaires la détérioration des pierres qui ont servi à élever des édifices. Cette destruction lente et incessante est le résultat connu de l'action simultanée des agents atmosphériques, des végétaux parasites et des insectes.

C'était chose admise chez les savants, il y a vingt ans encore, que la lune n'exerçait absolument aucune action calorifique sur notre atmosphère. Aujourd'hui cette opinion se trouve complètement détruite par les expériences de MM. Melloni, Knox, Zantedeschi, etc. ; et l'on a reconnu que les végétaux éprouvent une élévation de température sous l'action directe des rayons lunaires.